

**Notes de l'école de communauté avec Julián Carrón
en visioconférence depuis Milan, 19 mai 2021**

Textes de référence : L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, chapitre 3, paragraphe 3 « Un peuple continuellement défait et reconstruit » et chapitres 1 et 2 du livre J. Carrón, Y a-t-il un espoir ? La fascination de la découverte (en cours de publication), disponibles sur le site de CL.

- *Mare nostrum*
- *Il mio volto*

Gloire au Père

Bonsoir à tous ! En travaillant sur les deux premiers chapitres du livre qui repropose le contenu des Exercices de la Fraternité, vous êtes nombreux à avoir été frappés par le regard sur votre propre humanité (marqué par la peur, le malaise et l'angoisse) qui a surgi "alla grande" pendant la pandémie. C'est justement la circonstance de la pandémie qui nous a rendus conscients que peur, malaise, angoisse faisaient partie de la consistance de notre moi. Le vendredi soir des Exercices a mis en route un chemin qui a fait découvrir un monde à ceux qui ont cédé à la provocation que nous nous sommes lancée.

Une de nos amies qui est dans le mouvement depuis vingt ans m'a écrit : « Après les Exercices, moment de grande grâce, j'ai éprouvé une immense douleur. Tu as commencé en affrontant les sentiments profonds, ceux de la peur, du malaise, de l'incertitude, de l'angoisse. "Tous ces sentiments que nous n'avons peut-être jamais confessés à nous-mêmes avoir éprouvés et sur lesquels nous nous sommes peu interrogés". Dans certains petits groupes d'école de communauté, ces sentiments ont maintenant trouvé "droit de cité" et sont traités avec respect et beaucoup d'espace ». Et elle se demande : « pourquoi seulement maintenant ?! Manifester un malaise a été trop longtemps défini comme une "immaturité". La tristesse était vue comme "un pas de ta part" que tu devais faire. Nous avons eu besoin d'une "voie libre" pour le reconnaître et en parler ? Voilà la raison de ma douleur. J'ai besoin que mon moi soit uni, soit véritablement entier ». Elle veut savoir pourquoi ce n'est que maintenant que l'on en parle. Pour moi, cela me paraît étrange car l'expérience de la rencontre avec le mouvement est justement ce qui m'a permis de regarder tout mon humanité. C'est à cela que don Giussani nous a toujours encouragé : « Il ne faut rien archiver, [...] ni censurer, oublier, rien renier » (*L'io rinasce in un incontro. 1986-1987 [Le moi renaît dans une rencontre. 1986-1987]*, Bur, Milan 2010, p. 55). Je suis donc étonné que cette difficulté demeure pour regarder en face notre humanité. L'un des premiers textes du mouvement, *Tracce d'esperienza umana (Traces d'expérience chrétienne)*, écrivait déjà qu'un homme vraiment engagé avec lui-même ne peut pas éviter de faire « l'expérience de l'impuissance et de la solitude » (*Il cammino al vero è un'esperienza [Le chemin vers le vrai est une expérience]*, Rizzoli, Milan 2006, p. 86). Et le chapitre cinq du *Sens religieux* est un "festival" de ce regard sur l'humain : il parle en effet de tristesse, de solitude, d'attente, de nostalgie. C'est donc un état de fait que dans la proposition de don Giussani, il existe un regard complet sur l'humain – un regard qui a son origine en Jésus -, il nous a introduit à lui, comme il l'a affirmé en 1998 place saint Pierre (nous l'avons étudié dans l'école de communauté) en citant la phrase connue de Jésus : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ? ». Et il commentait – avec toute sa capacité de tendresse que nous connaissons bien - : « On ne m'a jamais adressé une question qui m'ait autant coupé le

souffle que celle-ci, formulée par Jésus Christ ! Aucune femme, jamais, n'a entendu une autre voix parler de son fils avec une telle tendresse originelle et une telle indiscutable valorisation du fruit de son sein [...] [sinon] le juif Jésus de Nazareth [...]. Seul Jésus Christ prend à cœur toute mon humanité » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, pp. 9-10). Mais d'après ce que dit notre amie et d'après ce que beaucoup d'entre vous ont relevé en commençant à travailler sur les Exercices, il est évident qu'il ne suffit pas de le lire dans les livres pour que ce regard devienne nôtre. Il faut le découvrir dans l'expérience.

Ciao, bonsoir à tous. L'expression utilisée par Rilke « distrait par une attente » m'a beaucoup touché. En effet, bien que pleins de notes et de choses à faire, il est absolument impossible d'étouffer son propre besoin car il se produit des faits qui me provoquent et me rappellent que je suis attente. Il y a quelques jours à l'école, j'ai donné à mes élèves un devoir sur la solitude et, après leur avoir rendu corrigé, une jeune fille est venue jusqu'à l'estrade avec une feuille dans la main en me disant : « Professeur, j'ai noté toutes les questions que vous avez écrites, je voudrais en parler ». En effet, à côté de certaines affirmations qu'elle faisait, du genre : « J'ai compris que la solitude ne peut être vaincue que si on la démasque car j'ai peur de parler de mes faiblesses, j'ai toujours été trahie », j'avais écrit : « Mais tu es heureuse ainsi ? Car en ce moment tu n'as pas de masque et tu ne t'ouvres pas à moi ? ». Alors, nous sommes sortis de la classe à la fin de la leçon et elle m'a avoué qu'elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui prenne au sérieux sa blessure et qu'au collège, quand elle avait demandé de l'aide à un professeur lors d'un devoir, il lui avait baissé sa note car c'était « trop personnel ». Puis elle a ajouté : « Professeur, j'ai été trahie si souvent et mes masques servent à me défendre, mais je n'arrive pas à résoudre ma solitude et depuis que je vous ai rencontrée, j'ai envie d'être aimée et d'apprendre à aimer les autres de façon plus vraie que ce que je fais, moi ». À ce moment-là tout mon besoin a refait surface et je lui ai dit tout à coup : « Moi aussi, je suis comme ça ! Merci de me le rappeler ! ». Voilà ce que j'attendais au milieu des choses à faire ! Un instant où le cœur se repose. Mais le jour suivant, il s'est passé des choses qui m'ont immédiatement fait replonger dans mes pensées et la tristesse. Et ce qui c'était produit le jour précédent ? Où était-ce ? Alors, je me demande : comment apprend-t-on de l'expérience ? Qu'est-ce que cela signifie que l'on peut faire l'expérience d'un repos qui « soutient et exalte » ? Il me semble devoir encore connaître mon besoin pour ne pas dépendre du vent qui souffle d'un côté ou de l'autre. Mais comment ?

Impressionnant ! Nous pouvons l'avoir vu se produire : l'élève s'étonne de ton regard, tu as un sursaut en toi (car c'était ce que tu attendais), mais un instant après tu replonges « dans mes pensées et la tristesse » et tu ne sais à nouveau comment te regarder toi-même. Ceci identifie avec clarté la difficulté que nous avons. La seule façon que cette jeune fille trouve pour le dépasser est de masquer la question, l'attente, la nostalgie, mais ce qu'elle désire vraiment c'est être elle-même ! C'est pour cela qu'elle attendait d'être rejointe par un regard comme le tien. Très souvent, nous pouvons nous arrêter à la constatation que nous retombons dans nos pensées et dans la tristesse, mais ce n'est pas cela le problème. Ce qui m'intéresse c'est que tu apprennes de ton expérience, autrement le jour suivant c'est comme si rien ne s'était produit bien que cela soit arrivé. C'est pour cela que je comprends ce que tu dis : « Il me semble devoir encore connaître mon besoin ». J'espère que ce soir nous pourrons nous aider à bien regarder ce besoin. Une personne qui ne pouvait pas se connecter, m'écrit qu'elle aussi avait cette difficulté : avant, elle vivait la nostalgie « comme une malédiction ». Mais maintenant, après le travail de ces dernières années à l'école de communauté, elle est en train d'apprendre deux choses : à regarder cette nostalgie – d'abord – « avec curiosité » et – deuxièmement – « comme une invitation, une

possibilité de rencontre avec le Mystère qui est chair des événements que je rencontre ». Pour pouvoir le découvrir, nous devons regarder l'expérience que nous faisons, sans rien censurer. Mais il faut du temps pour comprendre comment ces moments où « le cœur s'agite » et se brise en mille morceaux, peuvent être vécus – et c'est la question qu'elle pose – « comme route et non pas comme obstacle au chemin ».

Depuis trois ans, je suis inscrit à la Fraternité mais je n'avais encore jamais réussi à faire les Exercices en présentiel (pour une raison ou une autre), j'y tenais donc beaucoup. Vendredi soir, j'ai été très touché par la façon dont tu as parlé de l'attente et le samedi matin, j'ai compris concrètement pourquoi : réciter les Laudes, prier ensemble, écouter ces chants a fait surgir en moi, de façon puissante et nouvelle, toute l'attente de bonheur que j'avais par rapport à cette journée, jusqu'à dire : « Moi, aujourd'hui, je veux vraiment être heureux ! ». Cela a été très clair qu'en réalité cette attente je l'ai toujours dans le cœur mais que j'ai besoin de lui laisser le temps et l'espace pour émerger chaque jour, sans la submerger ou l'étouffer avec les préoccupations quotidiennes. Je suis donc très reconnaissant que nos gestes commencent toujours avec des prières et des chants justement pour nous aider à prendre conscience de cette attente qui se trouve dans le cœur chaque matin. Au-delà de cela, j'ai été très frappé par la puissance d'un geste vécu réellement ; comme je l'ai dit, j'aurais préféré très largement être à Rimini pour m'immerger en lui, mais être à la maison a été une grande occasion. En fait, j'ai été très surpris que même les moments libres, quand nous n'étions pas connectés, travailler ou être avec les amis avec lesquels je suivais les Exercices, étaient vécus avec une intensité surprenante, nouvelle. C'était comme si toute la journée était vécue à l'intérieur des Exercices, tout était « Exercices » disons. Tout était vécu face à cet événement qui me rappelait aussi clairement pour quoi je suis fait et à quel niveau je désire écouter mon cœur. Même les moments perdus (c'est la chose qui m'a le plus étonné) ont été investis de cette intensité. L'exemple est simple et presque idiot mais il m'est resté en tête : dans un moment de fatigue, j'étais là – comme cela arrive tous les jours – à perdre mon temps sur Instagram, avec la prétention fautive de « me relaxer », quand, entre une chose et l'autre, alors que je faisais défiler l'écran, cette pensée m'est venue : « Ah, au fait, dans deux heures je dois me connecter pour les Exercices ». Et immédiatement, je me suis en quelque sorte réveillé, j'ai rangé le téléphone et je me suis remis au travail. C'est un petit exemple, mais j'ai eu l'impression d'être comme l'enfant dans l'exemple que tu fais, toi : quand il fait une bêtise, il suffit que son père entre dans la chambre et il comprend tout de suite la bêtise qu'il est en train de faire. Voilà, les Exercices ont été un geste qui a investi tout le temps que je vivais pendant ces jours-là car ils me rappelaient à cette Présence face à laquelle, comme l'enfant devant son père, il est vraiment simple de me rappeler comment je veux vivre.

C'est très beau ce que tu as découvert de la nature de nos gestes ! C'est la génialité de don Giussani : avoir engendré des gestes à travers lesquels nous sommes introduits à un type d'expérience qui nous fait comprendre ce qu'il veut nous communiquer. En te plongeant dans les Exercices, tu as perçu que l'attente dont nous parlions était en train de se produire en toi. La réponse à notre désir de vivre n'est pas une explication théorique, même juste pour autant. Les explications ne suffisent pas, il faut s'immerger dans un geste qui nous fait expérimenter la signification des mots. C'est incroyable lorsque Giussani dit : « Une définition [c'est-à-dire une explication] doit formuler une conquête déjà advenue ; sinon, on ne fait qu'imposer un schéma » (*À l'origine de la prétention chrétienne*, Le Cerf, Paris 2006, p. 79). Je ne m'arrêterai jamais de le répéter car nous devons conquérir la signification des mots de l'intérieur de notre expérience. Voilà, un geste est l'immersion dans une expérience qui nous fait comprendre les

choses, c'est pourquoi tu as été content de ce que tu as expérimenté pendant les Exercices : « Tout était vécu face à cet événement ». Pas seulement l'événement, mais, à partir de lui, tu as tout vécu avec la même attente. Tu as dit en effet que ces jours-là, les Exercices ont investi le temps tout entier car ils te rappelaient à cette Présence face à laquelle il est facile de se rappeler comment nous voulons vivre. Les Exercices sont une expérience humaine qui nous introduits à la signification, selon la méthode de Dieu : pour nous faire comprendre l'amour, le Mystère nous fait faire l'expérience d'être aimés. Pour nous faire comprendre l'attente, le mouvement la réveille en nous à travers les chants et ce que nous nous disons.

Alors, comment découvrons-nous dans le quotidien la valeur du mot « attente » ? Voyons comment la méthode est la même, pour les Exercices comme pour la vie ordinaire.

Dimanche, avec les autres, je suis allée faire une balade pour l'anniversaire d'un ami. La journée s'est bien passée : nous avons vu de belles choses, nous avons mangé et nous nous sommes amusés. Malgré cela, plus la journée avançait et plus grandissait en moi une nostalgie, comme un "trou". En rentrant par le train, je pouvais vraiment me reconnaître dans le verset de la poésie d'Ungaretti : « Mon cœur / aujourd'hui / n'est qu'un battement de nostalgie ». La tristesse était si forte que j'avais envie de pleurer, et après quelques minutes pour essayer de retenir mes larmes, j'ai dû céder et exprimer cette douleur que je ressentais à mon ami qui était là avec moi. Ce moment avec lui a été le début du changement : la présence de quelqu'un en dehors de moi qui pardonne mes erreurs, qui m'aime vraiment et à qui je peux dire que je veux plus ! Je ne me sentais plus seule, mais il y avait un autre qui me regardait avec tendresse. Au cours de la journée, j'avais été particulièrement blessée pour avoir traité mal une amie pendant un instant, je lui ai immédiatement demandé pardon mais ces excuses n'ont pas suffi pour éliminer la mesure que j'avais sur moi. Puis j'ai reçu un message de cette amie justement : elle m'écrivait que cet « excuse-moi » que je lui avais dit avait été le seul moment dans la journée où elle s'était sentie regardée. J'étais incrédule : elle le disait justement à moi qui me croyait fichue ! Après ce message, nous nous sommes aidées à nous demander ce qui nous avait manqué pendant cette journée : elle m'a raconté que lors du voyage de retour, dans la voiture où elle était, ils avaient tous exprimé cette nostalgie, exactement comme moi, et que de cette tristesse était née un dialogue entre eux. Une tendresse démesurée pour tous ceux qui avaient passé la journée avec moi est née dans mon cœur, je les sentais beaucoup plus amis que lorsque nous sommes partis. Grâce à cela, j'ai pu vraiment comprendre ce que dit l'école de communauté : « Les questions ultimes et constitutives [...] qui habitent le fond de notre moi, représentent le point de confrontation pour chaque proposition, chaque perspective, chaque rencontre » (Y a-t-il un espoir ?, ch. 1). Je l'avais vécu involontairement et c'est pour cela que j'étais mécontente à cause d'une non-correspondance. Mais ce qui a vraiment tout bouleversé à la fin, et surtout le regard sur mes amis, a été le fait que je réalise, consciente aussi de la diaconie que nous, les universitaires, avons faite avec toi, que cette inquiétude que je ressentais, grâce à la compagnie de ces amis aussi audacieux, devenait réellement le critère pour saisir ce pour quoi mon cœur est fait et n'était plus une condamnation ou une mesure sur moi.

Ce qui me surprend dans ton récit, c'est que la nostalgie qui aurait pu gâcher ta journée est exactement ce qui l'a rendue plus intense en tant que rapport avec toi-même et avec tes amis. Comme nous le voyons, c'est une expérience qui nous introduit à la signification des choses que nous avons du mal à regarder (la tristesse, l'attente, la nostalgie). À partir de la reconnaissance de la tristesse dont tu as fait l'expérience est né un dialogue entre vous et « une tendresse démesurée pour tous ceux qui avaient passé la journée avec moi, je les sentais

beaucoup plus amis ». Il nous semble tellement souvent que ces expériences humaines (la tristesse, la nostalgie, l'attente) gâchent notre journée quand, en réalité, elles sont justement celles qui donnent de l'intensité au rapport avec chaque chose ! Quand nous vivons cette expérience, nous commençons à comprendre un petit peu plus pourquoi le Mystère nous a faits tels que nous sommes.

Bonjour à tous. Je venais de finir d'écrire ma contribution pour cette école de communauté où je disais que du haut de mes soixante et un ans, je peux enfin chanter ma libération : en effet, accepter le défi du réel en risquant ce critère, qui n'est pas le mien et l'ai pourtant, est la seule route qui me permet de dire « Je » et de répondre positivement à la question : « Y a-t-il un espoir ? ». J'évoquais ensuite deux expériences : l'une tragique (il y a quelques jours, un jeune de dix-neuf ans, au cri de « Je suis dieu », est entré dans son ancienne école et a tiré en faisant un massacre), l'autre d'une incroyable beauté pacificatrice au travail, que je vis comme un tapis roulant privilégié vers le destin. Enfin, la découverte que les deux expériences sont habitées par une nostalgie infinie, seul critère pour surprendre et mendier le Christ dans l'instant présent. Eh bien, j'avais à peine fini d'écrire que je suis tombé, sans le vouloir, sur une page époustouflante de don Giussani sur la tristesse : « Le fait que la vie soit triste est l'argument le plus fascinant pour nous faire comprendre que notre destin est quelque chose de plus grand [...]. Et lorsque ce mystère vient à notre rencontre [...], [la] fascination devient cent fois plus grande ». Superbe ! Mais, immédiatement après, il poursuit : « Cela ne nous enlève pas la tristesse », à nous, comme aux apôtres. Premier coup : je pensais que cela nous l'enlevait et je le justifiais avec le fait que la pensée de Gius était « plus de joie, moins de manque » ! Alors que non, la pensée de Gius est bien différente : « La tristesse est la condition que Dieu a voulu au cœur de l'existence humaine pour que l'homme ne nourrisse jamais l'illusion tranquille que ce qu'il a peut lui suffire. [...] La tristesse fait partie intégrante de l'existence de l'homme, du chemin vers son destin. Elle est présente à chacun de nos pas, mais ce n'est pas la nature du destin de l'homme. Plus vous aimez le pas que vous êtes en train de faire, plus il est beau à vos yeux, plus il vous enchante, plus il est vôtre, plus vous comprenez qu'il vous manque ce que vous attendez le plus » (Peut-on vivre ainsi ?, Parole et Silence, Paris 2008, p. 322-323). Un autre monde ! C'est exactement ce qui me manque ! C'est-à-dire comprendre quel est le rôle de la tristesse, du manque, de la nostalgie, pour notre chemin vers le destin. Et comme j'ai du mal à comprendre sa place dans le dessein de Dieu, je subis le manque ou je le supprime au lieu de l'aimer car il nous conduit vers le destin.

Le texte que tu as lu confirme encore une fois ce que je disais au début en citant ces passages de don Giussani, lequel a toujours eu un regard plein d'attention pour les aspects fondamentaux de l'humain qui en constituent l'étoffe. Le fait que, très jeune, il ait lu Leopardi pendant tout un été dit combien il sentait les expériences très humaines qu'il voyait illustrées dans Leopardi comme décisives pour sa vie. Pourquoi la tristesse est-elle si importante ? Parce que pour don Giussani c'est « un instrument significatif du dessein de Dieu » (Peut-on vivre ainsi ?, op. cit., p. 322) pour nous faire comprendre ce que nous sommes et ce que nous attendons. Notre manque, notre nostalgie, doit être vraiment aimé car, dans Son dessein, il fait partie du chemin vers le destin. Mais cette tristesse que nous pouvons comprendre de façon théorique ou répéter avec des mots (nous avons tous « étudié » *Le sens religieux*), très souvent, c'est comme si elle nous dérangeait car nous ne savons pas quelle est sa place dans notre vie. Giussani dit que si nous effaçons quelque chose du réel, nous n'arrivons pas à donner une explication adaptée à tous les facteurs de l'expérience. C'est pourquoi il n'efface rien mais découvre – c'est le travail

que nous devons faire nous aussi – la place de chaque chose dans le dessein de Dieu. Et cela rend tout différent, cela rend toute chose, tienne, mienne comme on le disait plus haut. Souvent, c'est justement ce regard de tendresse sur notre humanité qui nous manque. J'ai toujours été frappé par une phrase de don Giussani qui identifie ce qui nous manque à nous les chrétiens modernes : « Nous, chrétiens dans le climat moderne, nous avons été détachés non pas des formules chrétiennes, [...] non pas des rites chrétiens [...], non pas des lois du décalogue chrétien [...]. Nous avons été détachés du fondement humain, du sens religieux. Nous avons une foi qui n'est plus religiosité. Nous avons une foi qui ne répond plus comme elle le devrait au sentiment religieux ; c'est-à-dire que nous avons une foi [attention !] qui n'est pas consciente, une foi qui n'est plus intelligente d'elle-même » (L. Giussani, « La coscienza religiosa dell'uomo moderno » (La conscience religieuse de l'homme moderne), Chieti, 1986, *pro manuscripto*, p. 15). C'est pourquoi très souvent, comme le disait la première contribution que j'ai lue, nous avons du mal à parler de la peur, du malaise et de l'angoisse, ou bien nous voulons les effacer car nous ne savons pas leur donner une place. Alors que l'humain qui est en nous est fondamental pour la façon dont don Giussani perçoit le christianisme et la foi ! Par conséquent, cela nous intéresse de comprendre vraiment la place que toutes ces expériences très humaines ont dans le dessein de Dieu.

Ciao, bonsoir à tous. La reprise des deux premiers chapitres du livre des Exercices a été pour moi la réouverture d'une blessure car elle a remis en évidence de manière puissante quelque chose que – je dois le reconnaître – a peut-être toujours existé comme point non résolu. La chose inattendue que je commence à entrevoir est que ce point non résolu est une ressource et non une objection pour un chemin, une possibilité de réveil de moi-même comme conscience, raison et affection, c'est-à-dire une opportunité pour être disponible au Mystère dans les choses quotidiennes et pas quelque chose à dépasser une fois pour toutes. En prenant cela au sérieux, je peux dire que la journée commence et reprend plusieurs fois avec intensité : cela n'enlève rien à l'inquiétude qui ne me laisse pas tranquille mais pas après pas elle me guide dans un rapport avec la réalité, un rapport avec le présent, un lien. Je reconnais que la responsabilité, comme décision de la liberté, est toujours possible et à certains moments j'en goûte toute la puissance, mais c'est aussi la chose la plus fragile car elle est entre mes mains. Quel est le secret pour ne pas perdre cette position dans les choses de tous les jours ? Si la compagnie ne se substitue pas à moi dans cette décision, quelle est la valeur d'une compagnie entre nous ?

La première chose à noter est que cette compagnie t'aide à regarder toutes ces expériences très humaines, non pas comme une objection mais comme une ressource. C'était cela ce que tu te serais attendu le moins d'un geste comme les Exercices ! C'est la valeur de la compagnie, l'aide qu'elle te donne : elle t'aide, comme Jésus aidait les disciples, à regarder toute la profondeur de ton humanité : « À quoi sert de gagner la monde entier si on se perd soi-même ? ». Le Christ, comme nous l'a enseigné don Giussani, regarde avec tendresse toute notre humanité. Personne n'a eu à cœur notre humanité comme Jésus. Notre compagnie a donc comme but de nous aider à regarder cette partie de notre humanité que nous voudrions – comme le disait l'élève de notre amie – « masquer », que nous voudrions mettre de côté constamment, que nous percevons comme un obstacle ; elle nous aide à changer notre regard sur l'humanité qui est en nous. Nous pouvons participer à la vie du mouvement depuis « des siècles » et pourtant regarder encore notre humanité comme un obstacle, comme quelque chose à mettre de côté, comme signe d'« immaturité ». Comme si nous attendions de l'éliminer petit à petit définitivement. Alors que Jésus réveille notre humanité. Comme tu le dis : il réveille ton moi avec toutes ses exigences et donc avec toute sa nostalgie, tout son manque – « De quel manque est ce manque, / cœur ? »,

disait Luzi (« De quel manque... », in *À l'image de l'homme*, Verdier, Lagrasse 2004, p. 190) – car sans cela, tu ne pourras jamais saisir, à travers chacun des pas sur ta route, Celui qui vient y répondre. C'est la contribution que nous pouvons donner aujourd'hui à toutes ces personnes que nous rencontrons (avec leurs blessures et leurs tentatives de cacher – de « masquer » - le malaise qu'ils éprouvent) : les regarder de façon différente.

J'ai été très touchée par une des phrases que tu nous as dite juste au début des Exercices : le choc des circonstances est inévitable mais que ce choc devienne une provocation n'est pas évident. C'est vrai, c'est une toute autre chose de vivre les circonstances comme une provocation envers moi. En me regardant en action, je me rends compte que dans ma vie tout est un dialogue, toujours : je ne suis jamais la même, la réalité qui vient à moi n'est jamais pareille. Reconnaître un dialogue, accueillir la provocation du réel a une origine en moi. La chose la plus grande qui m'est arrivée est justement ce cadeau, cette grâce : pouvoir écarter le voile de la réalité, pouvoir voir ce qu'il y a à l'intérieur, c'est-à-dire pouvoir toujours poser, quelle que soit la circonstance, face à n'importe quel fait, à n'importe quel aspect de moi-même, une demande de signification. Mon espérance réside en cela, dans la certitude de cette demande inextirpable et toujours possible qui ouvre un passage dans la réalité et me met en dialogue, qui me remet face à la certitude d'une Présence qui est en dialogue avec moi. Il y a des moments où je pourrais aller au bout du monde en m'appuyant uniquement sur cette certitude, et des moments où je ne peux que me défendre de la trop grande réalité qui se présente à moi et que j'ai une peur bleue de traverser pour ce qu'elle est, telle qu'elle se présente. Dans ces cas-là, je colmate la réalité, je la manipule, je lui superpose mes propres schémas pour me sauver du vertige, de l'attente face à laquelle je ne suis pas capable de rester. C'est une lutte de chaque instant, celle entre mes images (et m'y mettre pour la rejoindre) et cette attente pure ! Il y a quelques jours, un très beau dimanche ensoleillé, j'ai vraiment dû lutter entre mon idée à propos de ce qui me rend heureuse et demeurer face à ce qui venait à ma rencontre qui n'était pas la balade en montagne que j'aurais aimée. J'ai de nouveau posé la demande d'une signification à la hauteur, je ne me suis pas caché cette lutte, j'ai cherché chaque trace de Lui pour redécouvrir que là où je suis il m'attend, pour ne pas perdre cette journée en suivant les pensées qui m'arrachent au présent. Quelle lutte ! Je pense souvent à ma sœur qui est devenue maman depuis peu : pour elle, cœur inquiet presque autant que moi, ce n'est pas un effort de rester face à ce qui est parce que ce qui est c'est ce bébé qui lui est confié et dont elle seule peut prendre soin. J'imagine que certaines de ses journées sont absolument normales, sans les feux d'artifice que moi je confonds avec la signification, avec la valeur de mes journées. Et comment est-ce pour moi qui parcours le chemin de la vocation dans les Memores Domini ? N'ai-je pas quelque chose dont prendre soin moi aussi, auquel répondre moi aussi, qui me réclame ? Je l'ai, et c'est ce rapport vivant que je peux décider de faire croître ou bien de négliger. C'est un dialogue avec l'Aimé qui vient vraiment me reprendre à travers mille instants qui sont Son reflet. Je te remercie parce que ton oui, comme celui d'un véritable ami, à ce rapport avec Lui est l'aide la plus grande que je puisse recevoir.

« En me regardant en action, je me rends compte » : voilà la méthode à laquelle nous introduit constamment Giussani. Quand quelqu'un vit intensément l'expérience humaine, quand il vit intensément le réel, il découvre comment les choses arrivent et quelle est leur signification. En partant toujours de l'expérience, en s'observant, au point que lorsque tu vis ainsi – dis-tu – tu irais « au bout du monde en action, que découvrons-nous ? Que tout ce que nous nous disons est vrai : c'est autre chose de vivre les circonstances comme une provocation pour moi, au point que lorsque tu vis ainsi – dis-tu – tu irais « au bout du monde appuyée uniquement sur cette

certitude », sur cette manière de vivre le réel. Et lorsque cela décline, tu te défends de la réalité à cause « d'une peur folle ». Giussani veut que nous jouissions de la réalité tout entière mais pour que cela arrive, il faut risquer dans le réel en le vivant comme une provocation. À quoi ? À un dialogue avec le Mystère qui fait la réalité, qui est au fond de ma réalité, « un dialogue avec l'Aimé [...] à travers mille instants qui sont Son reflet ». Tout devient occasion de dialogue avec cette Présence. Sans des expériences comme celles que vous racontez, le dialogue avec cette Présence reste quelque chose de formel et nous ne pouvons pas alors voir comment la foi est la réponse totale à la question, à l'exigence de dialogue avec le Mystère. C'est la lutte dans laquelle nous sommes embarqués chaque matin. Une lutte qui ne s'arrête jamais.

J'appartiens à la Fraternité de tout mon cœur, certaine de cette route précieuse que Dieu m'a offerte depuis mes quinze ans. J'en ai cinquante-sept aujourd'hui et le goût que j'éprouve maintenant dans la vie quotidienne est incomparable par rapport à ma jeunesse.

Vous comprenez ? Le meilleur est encore à venir !

Ces dernières années, surtout après la mort de mon père, le Seigneur m'attire avec une faim et une soif de Lui toujours présentes, mais toujours plus grandes. Je fais l'expérience dans mon moi de cette compagnie amoureuse (je le dis en chuchotant, pleine de crainte) qui est autre que moi, qui m'accompagne dans les choses banales du quotidien qui se transforment avec Lui (quelquefois) en petits miracles, où Il me dit : « Je suis là ! ». J'en arrive au donc. Aux Exercices j'ai vécu une grande contradiction en moi-même. Le samedi soir je suis allée me coucher avec une tristesse infinie. Je me suis dit : « C'est toi qui t'éloignes... ». Il me manque ce niveau – qu'il me semble deviner – de la foi qui se produit dans le moi après (pas au sens du temps) L'avoir vu dans l'humanité changée et dans le « lieu ». Je me sens comme coincée entre des barreaux. Un pas en avant que j'ai fait a été de reconnaître que cette contradiction de mon cœur – qui, je ne peux le nier, se sent parfois à l'étroit – n'est pas une objection et que je peux aimer le mouvement et cette route étrange qui est la mienne.

Parfait. Tu vois ? Route faisant, en avançant sur le chemin, le goût que tu éprouves dans la vie quotidienne est incomparable par rapport à celui de ta jeunesse. Pourquoi ? Parce que tu es toujours plus attirée par le Seigneur « avec une faim et une soif de Lui » qui t'a appelée à vivre dans Sa compagnie. Mais cette lutte ne s'arrête jamais et il peut arriver que l'on ressente une nostalgie, une tristesse aussi pendant les Exercices, et alors cela nous semble une contradiction alors que c'est Lui qui te fait faire, même pendant les Exercices, l'expérience de cette tristesse pour te demander : « Mais Moi, je ne te manque pas ? », pour t'attirer encore plus à Lui. Ce n'est pas une contradiction. Et pourtant, après avoir expérimenté tout le goût qui grandit, nous pensons encore que c'est en contradiction avec notre faim et notre soif. Non, c'est une modalité à travers laquelle, justement dans le geste des Exercices, le Seigneur t'appelle encore plus puissamment : « Mais Moi, je ne te manque pas ? ». et il te fait alors accomplir, justement pendant les Exercices, un pas de conscience en te disant : « Je suis là ». Il est là qui t'attend.

Ciao. Lors d'une rencontre de la maison, une amie pose une question très intéressante pour moi. En reprenant le deuxième chapitre des Exercices de la Fraternité – quand tu cites Simone Weil qui affirme : « Les biens les plus précieux ne doivent pas être recherchés mais attendus » - elle demande : « Mais comment fait-on pour chercher sans attendre ? Il me semble que les deux choses ne peuvent pas être séparées, qu'en pensez-vous ? ». Cette question a été pour moi une grande provocation et m'a fait immédiatement venir à l'esprit une phrase que me disait toujours ma mère quand j'étais petite : « Rien ne te suffit jamais, tu n'es jamais satisfaite et tu cherches toujours, tu cherches toujours ». Ce qu'elle me disait était très vrai : j'étais et je suis

encore aujourd'hui une inquiète, cependant pour moi aujourd'hui, il y a une énorme différence par rapport à alors. Un temps, je cherchais quelque chose ou quelqu'un (étant donné qu'elle pensait surtout aux rapports affectifs) de manière confuse et désespérée, aujourd'hui j'attends car ce que je cherchais alors, aujourd'hui a pour moi un nom, un visage. Après la rencontre avec le Christ, je ne cherche plus confusément, mais je l'attends et je le cherche Lui dans tout ce qui arrive autour de moi. La rencontre avec le Christ est un point de non-retour pour moi : c'est Lui qui met dans mon cœur cette attente de pouvoir toujours Le rencontrer, je ne suis plus seule et je me sens comme une chercheuse privilégiée avec en mains et dans le cœur la plus grand trésor de la vie.

Voilà la découverte de la grande différence : comprendre pourquoi nous avons cette attente même après avoir fait la rencontre chrétienne ! Qui la réveille en nous ? Le Christ justement ! Nous nous disons toujours que le moi de chacun de nous se réveille dans une rencontre. Alors que le pouvoir essaie de réduire le désir et de vider de sens les questions, le Christ exalte le désir, exalte la nostalgie, exalte le manque. C'est cela la différence. La question est maintenant, comme lorsque l'on tombe amoureux, tu as un nom et un visage face auquel tu peux vivre la nostalgie : « Après la rencontre avec le Christ, je ne cherche plus confusément, mais je l'attends et je le cherche Lui dans tout ce qui arrive autour de moi. La rencontre avec le Christ est un point de non-retour pour moi ». Celle-ci est une foi qui n'a pas perdu le sens religieux en cours de route, une foi qui n'a pas été détachée, comme nous le disions avant, du fondement religieux. Une foi qui n'a pas cette religiosité, ce fondement religieux, qui ne répond pas comme elle devrait au sentiment religieux (comme il arrive de le voir aujourd'hui) n'intéresse personne ! C'est pour cela qu'il est crucial de comprendre ce qui se produit en nous. Très souvent, nous attendons que le Christ efface la nostalgie, la tristesse ou le manque que nous sommes. Mais s'il faisait cela, il se comporterait comme le pouvoir qui réduit notre moi et nous vide de l'humanité qui est en nous. Alors que, pour que personne ne se moque de nous, Lui l'exalte et nous libère de toute tentative du pouvoir de prendre tout de nous. Le Seul qui peut nous prendre est Celui qui correspond à l'attente du cœur avec une foi qui a en elle la religiosité.

Des décennies ont passé depuis qu'en rencontrant le mouvement, je découvris (grâce à l'école de communauté) que je suis attente. Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, attendre est mon vrai travail quotidien. Avec le temps – grâce à toute l'histoire vécue ici – j'ai découvert que chaque fois que je faisais la liste des « choses-choses », les « concrètes-concrètes », que j'attendais et que je désirais, il y avait toujours quelque chose d'autre encore que j'attendais, quelque chose d'inexorable auquel je ne pouvais pas fixer de limites. Il y avait, il y a ce Tu. Toute l'attente est devenue travail, et pas à la fin, presque comme un épuisement à cause de ces questions, mais dans ces questions : et maintenant ? Et alors ? Maintenant, Toi. Aujourd'hui, l'attente est vraiment cette demande, cette demande dans le cœur de l'aube quotidienne : « Ouvre les cieux et descends maintenant, aujourd'hui ». Et je vis en épiant dans ma journée le bruissement presque imperceptible de Son souffle.

À rester muet ! chaque matin est « dans le cœur de l'aube quotidienne » et à partir de ce moment la journée se déroule « en épiant dans ma journée le bruissement presque imperceptible de Son souffle ». Quelle intensité acquise alors, quel que soit l'instant ! Si nous effaçons cette attente, un témoignage comme celui que nous venons d'écouter nous en rêvons et les journées deviennent plates, insupportables. Au contraire, il suffit « d'un souffle » comme nous l'avons vu à d'autres moments de l'école de communauté pour que tout se réveille de nouveau et que la vie devienne espionner en chaque instant « le bruissement presque imperceptible de Son souffle ». Qui n'aimerait pas vivre ainsi chaque instant ?

École de communauté. La prochaine école de communauté en visioconférence aura lieu mercredi 16 juin à 21 heures.

Pendant cette période, nous travaillerons sur le chapitre 3 des Exercices *Y-a-t-il un espoir ?* Le pdf est disponible sur le site de CL. Il est aussi disponible dans sa version audio en italien.

Vacances estivales. De nombreuses communautés désirent ou s'organisent déjà pour proposer des moments de vacances cet été. Avant de décider : « On fait ou on ne fait pas », à quelles conditions, etc..., j'insiste sur le fait que chacun se confronte jusqu'au bout avec l'expérience vécue en ce moment car c'est de là qu'émergent aussi les critères pour les vacances.

Comme nous l'avons vu ce soir, nous devons regarder l'expérience que nous avons faite pour ne pas la perdre, même dans notre façon de vivre les vacances. Je prends en exemple les récents Exercices de la Fraternité. J'ai reçu énormément de lettres de personnes qui témoignent l'expérience d'unité, de compagnie, de peuple, qu'ils ont faite cette année. Nous savons tous dans quelles conditions nous les avons vécus, et pourtant quelle racine profonde a l'expérience de compagnie (nous l'avons entendu ce soir) que nous propose le mouvement s'il est possible de la vivre dans différentes conditions comme nous l'avons vu pendant cette période de pandémie ! Qui sait combien parmi nous peuvent témoigner d'en avoir fait l'expérience cette année, quelle que soit la forme avec laquelle nous nous sommes fait compagnie (à travers la Fraternité, les amis, l'école de communauté, etc...). Celui qui a fait l'expérience de la « racine profonde » de la compagnie, du « bruissement de Son souffle », s'est rendu compte de la grande liberté qu'elle a générée et qu'elle génère ainsi que de la créativité qu'elle a suscitée dans les circonstances que chacun de nous a dû vivre. C'est avec cela que nous pouvons affronter les vacances dans les conditions dans lesquelles nous nous trouvons.

Notre consistance, en somme, ne réside pas dans le « faire » ou « ne pas faire », mais dans la découverte de ce qu'est la véritable compagnie dont nous avons besoin (comme on le disait avant), celle qui vient de la reconnaissance d'une Présence qui s'appelle « foi ». Seule cette reconnaissance crée une vraie communauté.

Chacun, en se confrontant avec cette expérience, évaluera en toute liberté et responsabilité, si et comment, il sera possible de se retrouver cet été : ce n'est qu'en partant de la vérification que nous avons faite de notre expérience de satisfaction réelle que nous serons libres par rapport aux modalités de vivre les vacances dans une circonstance qui est encore complexe, objectivement parlant. Nous voudrions tous que la situation se clarifie, que les perspectives soient mieux définies et que les conditions soient telles qu'elles nous rendent sûrs à 100% de l'opportunité, ou pas, d'un certain type d'initiatives. Nous voulons d'abord en rester aux faits, ne pas opposer de résistance mais les regarder en face. Et les faits nous disent qu'il y a une amélioration générale de la situation sanitaire : heureusement que les signes d'amélioration, d'une issue, sont toujours plus nombreux. Nous verrons, et comme tout le monde nous nous souhaitons que les choses se résolvent au plus vite. Les restrictions sont assouplies, mais avec prudence, et il serait irresponsable et superficiel de penser que nous serons « tous libres » à l'été. Le mois prochain sera décisif pour comprendre comme évoluera la situation. C'est pour cela qu'il faut utiliser la raison et sa propre responsabilité jusqu'au bout.

Chacun de nous, sur la base de ces critères, évaluera donc de proposer ou d'adhérer aux vacances des personnes et des familles, sous sa responsabilité exclusive, et dans le respect de toutes les normes en vigueur. Ces indications sont valables pour tous, adultes, CLU, GS et Chevaliers.

Pour que ce soit vraiment des vacances, c'est-à-dire un moment de repos et de véritable compagnie au destin, je vous suggère de prendre d'abord au sérieux les propositions que nous nous faisons, par exemple, celle d'approfondir le contenu des livres suggérés et celle de rencontrer des personnes qui peuvent mieux témoigner du chemin de l'école de communauté que nous avons fait cette année.

Vous pourrez trouver sur le site de CL, le texte, que l'on connaît mais qu'il est toujours utile de reprendre, « Vacances, le temps de la liberté » qui contient une synthèse de ce que don Giussani a toujours eu à cœur et qu'il nous a toujours indiqué pour vivre ce temps. « Les vacances doivent être aussi libres que possible. Le critère des congés est celui de respirer, idéalement à pleins poumons » disait-il en 1997. La promesse est la croissance de notre conscience de soi : en pariant sur ce qui nous tient vraiment à cœur et, à la rentrée, nous nous raconterons ce qui s'est passé.

Livres pour l'été. Pour cet été, nous proposons la lecture des textes suivants qui sont tous disponibles aussi en e-book. Sur Traces de juin, vous trouverez les présentations de chacun d'eux en italien. Les présentations en français seront disponibles sur le site à partir de juin :

- Le premier que nous suggérons est *Attraverso la compagnia dei credenti* (À travers la compagnie des croyants) de don Giussani, Éditions BUR, **en italien** qui reprend les leçons et les dialogues de don Giussani aux Exercices de la Fraternité de 1994 à 1996
- Puis, *Ho fatto tutto per essere felice. Enzo Piccinini, storia di un insolito chirurgo*, (J'ai tout fait pour être heureux. Enzo Piccinini, histoire d'un chirurgien insolite) di Marco Bardazzi, Éditions BUR **en italien**
- *Le métier de vivre*, de Cesare Pavese, Éditions Gallimard
- *Journal d'un curé de campagne*, de Georges Bernanos, Éditions Livre de Poche

Comme vous l'avez entendu aux Exercices où j'ai repris certains passages des deux derniers livres, ce sont deux exemples d'hommes qui, par la sincérité qu'ils ont en décrivant l'expérience humaine, nous aident à faire les comptes avec notre humanité, à ne pas céder à la torpeur.

Meeting de Rimini. Je rappelle que les inscriptions pour les volontaires sont ouvertes depuis le 15 mai et qu'elles seront closes le 15 juin. Pour toute information, consulter le site du *Meeting per l'amicizia fra i Popoli* (Meeting pour l'amitié entre les peuples) ou se rapprocher du bureau des volontaires à l'adresse : volontari@meetingrimini.org.

Centenaire de la naissance de don Giussani et avis de concours. Nous vous invitons tout d'abord à reprendre l'article publié sur le site de CL qui résume ce que nous nous sommes dit aux Exercices en présentant l'anniversaire du centenaire de la naissance de don Giussani. Par ailleurs, je vous informe que sera publié d'ici fin mai, début juin, un avis de concours international, promu par la Fraternité de CL, concernant deux prix d'études supérieures, de master et de doctorat, sur la figure et l'œuvre de don Giussani. C'est une belle occasion, en particulier pour ceux qui travaillent à l'université, pour susciter l'intérêt autour de don Giussani et promouvoir son œuvre. L'avis est international et donc diffusable auprès des universités du monde entier.

Veni Sancte Spiritus
Bonne soirée à tous